

Sur la traduction

Hors de France, la langue française procède très souvent d'un choix, d'une revendication ; elle est l'objet d'un amour conscient et parfois douloureux. Pour un écrivain libanais francophone comme Amin Maalouf, par exemple, la langue française constitue l'un des éléments d'une identité plurielle et combattante.

En Suisse, la langue française est sans doute minoritaire, mais elle n'est ni interdite ni combattue. Elle n'est pas non plus l'objet de cet amour-haine qu'on peut avoir pour la langue de l'envahisseur ou du colon. D'autre part, elle n'est pas une langue seconde ou secondaire. Pas plus qu'un Parisien, un Lausannois ou un Genevois n'est mis en demeure de *choisir* la langue française. Le français, en Suisse, aurait donc toutes les raisons d'être à l'aise. Pas de menace externe, pas de compte à régler avec l'histoire, pas de déchirement identitaire.

Notre problème est inverse. Il est que la langue française, chez nous, *n'est pas* un lieu d'identité. Ou du moins ne l'est pas assez. Nous ne sommes pas sûrs *d'exister dans la langue et par la langue*. Le drame (presque) silencieux de la Suisse francophone, c'est qu'il lui manque à la fois les traits positifs et les traits négatifs qui déterminent une identité linguistique, qui la gravent dans la peau. Le français, en Suisse, n'est pas une langue martyre comme elle peut l'être dans certaines anciennes colonies françaises, mais ce n'est pas non plus une langue-drapeau, comme au Québec, ni une langue-Etat, comme en France. Elle n'est pas étouffée – mais elle ne rayonne pas. Elle n'est ni victime ni bourreau. Bref, elle n'agit ni ne subit. C'est dire qu'elle existe avec peine – pour ne pas dire : à peine.

Cette situation singulière est le prix à payer pour que vive et survive un pays comme la Suisse : alliance d'identités multiples,

d'intérêts divers, d'histoires différentes, les Suisses n'ont en commun aucune culture *linguistique*, seulement une culture *politique*, faite de compromis subtils, d'attention aux minorités et de démocratie directe. Au fond, la Suisse est un Etat où le seul patriotisme authentique est un patriotisme « constitutionnel », au sens où le rêvait Habermas pour l'Allemagne. Posséder une culture politique commune, c'est assurément précieux, mais cela se paie, dans un pays plurilingue, d'une espèce de désinvestissement linguistique : revendiquer une identité linguistique forte, c'est tendre à diviser la Suisse d'elle-même. C'est déloyal. Une telle revendication, d'ailleurs, est tellement impensable qu'elle n'est même pas réprimée, mais simplement refoulée. La langue n'est pas pour les Suisses un élément majeur de leur identité citoyenne, parce qu'elle ne doit pas l'être, qu'elle ne peut pas l'être.

Ajoutez à cela que notre grand voisin, la France, nous a longtemps ignorés, nous autres Suisses francophones (« la francophonie » continuant pour elle à rimer avec « les colonies »). Cela nous donne une raison supplémentaire de ne point trop savoir si oui ou non nous habitons de plein droit et de pleine force la langue française, ou si nous ne sommes que ses hôtes de hasard.

*

Or, c'est une situation propice à la vocation de traducteur. La traduction, voilà bien le domaine où l'insécurité linguistique du Suisse, et singulièrement du Suisse romand, peut trouver une compensation : les autres langues (et d'abord l'allemand et l'italien, bien sûr) sont pour lui revêtues d'une légitimité plus évidente, douées d'une immédiateté plus grande qu'elles ne le sont pour un Français de France. Et cela, même s'il les maîtrise mal ou ne les comprend pas. Mes concitoyens parlent d'autres langues que la mienne ? C'est

donc que ces autres langues ne sont pas si loin, c'est donc qu'il y a en elles, qui sait, quelque chose qui me ressemble.

Oui, voilà pourquoi le Suisse est traducteur (au-delà de la nécessité pratique de rédiger en trois langues une Constitution et des lois, sans parler des modes d'emploi ou des prospectus) : pour traduire, il faut avoir la conscience la plus aiguisée de sa propre langue, mais il n'est pas mauvais d'avoir en même temps la conscience non moins aiguë que sa propre langue n'est pas seule au monde (et que de surcroît sa propre langue n'est pas pour autant sa *propriété*) ; il n'est pas mauvais que d'autres langues, dans l'esprit et le cœur du traducteur, soient revêtues d'une dignité égale à la sienne. Non décidément, le traducteur ne « possède » pas sa langue ; il a seulement conscience d'être l'hôte de passage de toutes les langues, y compris celle qu'on dit maternelle. Il est habité par le pressentiment de ce lieu sans lieu (mais non sans feu), qui existe au-delà ou en deçà de toutes les langues réelles, de ce lieu de sens, situé hors de la parole, mais que vise toute parole, et qu'a su évoquer un Walter Benjamin.

Oui, le traducteur, toujours, a conscience que toute langue est à la fois nécessaire et contingente. Et que ce qu'on appelle le sens d'un texte, mais aussi sa musique, est un trésor qui doit et peut passer d'une langue dans une autre, moyennant non pas des pertes ou des distorsions, mais bien plutôt des métamorphoses et des créations. Il croit à la réciprocité, à la réversibilité des langues.

*

Entendons-nous bien : je ne suis pas en train de dire qu'un Suisse, de par sa seule situation historico-géographique, traduit *mieux* qu'un Français. Je ne prétends pas non plus oublier, pour la seule raison que trois (ou quatre) langues cohabitent en Suisse, que chaque

langue constitue un univers singulier, une individualité irremplaçable. Je dis seulement qu'un Suisse de langue française éprouve sans doute avec plus d'intensité, plus d'urgence qu'un Français le *besoin* de traduire, et le sentiment presque instinctif que toute langue *est traduisible*.

Cette conviction du traducteur – qu'il existe un je-ne-sais-quoi, un presque-tout, au-delà et en deçà de toute langue particulière – c'est bien sûr aussi la conviction de l'écrivain lui-même, dans son rapport à sa propre langue. Je sais bien qu'un roman n'existe pas avant les mots qui le composent, ni hors de ces mots. Pourtant, l'acte d'écrire n'est pas tout à fait l'acte de transformer le non-être complet en être de langage, de transformer le néant pur en plénitude expressive. L'acte d'écrire, sans qu'on sache comment, métamorphose *quelque chose* en langage. Ecrire, ce n'est pas créer *ex nihilo*, c'est donner forme à une matière sans nom, c'est transformer la brûlure du sens en chaleur de sens. Bref, c'est, mystérieusement, traduire.

*

Mais ce n'est pas ici mon sujet. Je résume, pour conclure, ce qui fait selon moi la singularité de la Suisse romande, dans l'univers de la traduction. Tout simplement son intense *besoin* de traduire, effet de son incertitude identitaire ; et sa conviction qu'on *peut* traduire, effet du plurilinguisme de son pays. Le Suisse donc est placé dans un milieu historique et géographique, physique et mental, favorable à l'éclosion des traductions.

La Suisse a la réputation d'être le pays des « bons offices » en politique. Je crois qu'elle peut l'être aussi, et même davantage, en littérature.